

Lucien Brelok

Burins,
hydrocarbures

Pour commencer
tu dis bonjour
mais
ça commence
mal.
Ton bonjour il
sent les
pièces rouges,

c'est comme ça, toi ton bonjour
prend à la bouche, et il rappelle
le goût désagréable de certain
métal
le goût qui tire vers l'aigu
du métal dans la bouche.

Tu dis bonjour,
mais ton bonjour à toi
ça ne va pas
ça sort en tortillant
ça n'est pas bien-beau-vrai,
ça sort un peu tronqué,
trempé, ça sort
pourri,
sort tout pourri,

il y a quelque chose de pourri dans
l'énoncé de ton bonjour, il vient un
peu comme le bruit que fait un

chiffon tout mouillé quand il tombe
par terre ou bien sur une table.

**Dans une scène d'un
grand film coréen dans
lequel on aurait arraché
des dents avec un
marteau juste avant très
long plan séquence de
bagarre à seul contre
tout l'Univers,**

ton bonjour vient, comme le bruit
mouillé que ferait un chiffon
pénétré de sang et que l'on jetterait
négligemment contre l'accoudoir
d'un fauteuil,

et donc du coup
là tout de suite,
tout se coince
quand tu dis bonjour,
à commencer par toi
mais pas que toi vraiment.

Tout ce qui est tout autour toi
vraiment aussi se coince
et du coup tu te sens
atrocément gêné,
c'est chapelet
de reproches dans toi,
c'est parti-c'est parti
c'est parti-c'est parti
c'est parti le grand boum
des lèvres incisées
nerveusement par tes
dents de devant

qui disparaissent dans ta bouche
où tournent des pensées de
reproches ça y est
ça y est encore, de nouveau
c'est bon, c'est reparti
c'est reparti tu penses que

**tout est ta faute
et tu te dis**

ce bonjour
ce n'est rien
rien d'autre que
coquille creuse à flotter devant toi

coquille creuse qu'on
aurait disposée là
dans l'espace,
très simplement
pour décorer mais

qui dérangerait,
qui serait
lourde.

Et tu te dis encore ton
bonjour il est
un pot rempli lourd à ras bord
de métal plein
plein de métal aussi, rempli
de pièces rouges minuscules,
de pièces que
de deux de un centimes
qui monteraient
avec ta voix.

**Tu te dis ton bonjour
il serait au milieu
de la table
à manger,**

grand pot de pièces rouges

là comme ça
en plein milieu devant
les têtes, les visages de chacun
qui s'est assis autour
de la table à manger
là où normalement on met
à part une
jolie famille

un vase,
avec dedans
par exemple des fleurs,
pour cacher toutes
les têtes de la
jolie famille.

Il serait posé là
à cette place
ton bonjour

Tu te dis ton bonjour
il servirait à rien
qu'à décorer,

**mais que décorer là
où tu te trouves
en ce moment
ça serait pas volé.**

Comme tout est coincé tu as le
temps de penser à tout ça, tu
serres les poings mains
mâchoires, et tu crispes les yeux
très fort, tu rouvres les yeux et les
mains tout et là tu dis bonjour

encore et ça ne sert à rien, plus à rien de redire bonjour, c'est comme dans le livre là, avec le pistolet sous le soleil,

tu dis bonjour encore et puis encore et puis encore et c'est moins grave et c'est perdu, ça ne sent plus les pièces rouges au moins mais bon c'est perdu, c'est de la langue hors champ, c'est de la langue à bord perdu, c'est de la langue qu'on recycle pour fabriquer autre chose,

**un doudou par exemple,
un chiffon, une chose
plaisante pour combler
le vide.**

**Tu parles, et ça fait petit
texte qui mettrait l'ambiance
en bas d'une carte Magic
pour pas qu'il y ait rien.**

Personne n'en serait vraiment à
vouloir de ça là
petit texte, personne. Personne
n'en serait à vouloir trouver là
tous tes bonjours non plus,

ça serait même un peu l'inverse
à bien y réfléchir,

mais maintenant que tout est là
après tout pourquoi pas
pourquoi pas tout laisser
on rangera demain
après tout, pourquoi pas
penserait tout le monde.

**Tu penses à ça,
tu penses à rien,
et puis après il y a
très grand creux
très grand creux.
Il y a très
grand creux.
Deux ronds de flan
dans un grand creux
il y a même.**

Il y a très grand creux
alors tu ne dis rien, dis plus rien, tu
attends
tu attends

coincé dans le texte d'ambiance
le texte qui ne sert à rien
comme dans les
cartes Magic
(il faudra
que t'en parles un jour)

tu attends.

Tu fais plein d'autres choses, mais
bon tu attends quand même, et
puis ça
peut durer longtemps
comme ça, très longtemps
tout le temps tout qui va toujours

du même tonneau jours
et tonneaux pareils, c'est
quand tu attends

mois tonneaux
jours tonneaux c'est
pareil ça ne veut plus rien dire
tellement c'est long
tellement tu attends et puis c'est

**ronds de flan
ronds de flan
ronds de flan là
qui bougent, qui
attendent,
qui ne veulent
rien dire
eux non plus plus
rien dire,**

(désolé)

ronds de flan qu'on ne sait
à la fin pas très bien
ce qu'ils pourraient au juste
vouloir dire

ronds de flan tous les deux
en forme de bonjour
et ta pensée pareille,
ta pensée rond de flan
en forme de bonjour

ta pensée qui dit ça
qui veut dire autre chose
et qui le dit sans toi
ta pensée qui n'a pas
besoin de toi
pour dire à tous
tout autre chose,

tu pourrais l'expliquer
mais en fait tu peux pas
et tu pourrais parler,
tu parles semble-t-il
ou bien en fait tu parles pas
ou bien tu parles sans parler
tu parles en façade
ça se passe derrière
ce que tu dis devant
c'est vide, c'est façade
ça se passe derrière
et ça c'est parce que

**c'est parce que
ce que tu dis
veut jamais dire ça.**

C'est parce que
ce que tu dis, tout ça
ça passe à côté toi,
tout ça ça te dépasse et
à la fin tout ça
ça veut dire fatigue.

Des journées entières qui sont
meublées en langue de fatigue
des corridors blancs de fatigue
des chambres d'hôpital un peu
palotes des
voitures qui n'ont
pas bonne mine
et des bouquets de fleurs
qui sont faits de
fatigue.

Bonjour : fatigue
et coucou toi : fatigue

et bonne matinée
à toi aussi
en fait ça veut rien dire d'autre que
café brûlant gorge fatigue,
journée longue et fatigue,
et puis merci alors,
merci

**merci
finalement
ça veut dire
au revoir.**

**Quand je fais
les lacets
de mes
chaussures noires,**

les van's,
les basses,
alors
je pense à toi.

Quand je les lace, celles
qui ont, peut-être que
tu te rappelles
la racine carrée
sur le côté,
je me souviens.

Précisément
à cet instant

où je fais faire au nœud
un demi-tour,
juste après
que je l'ai fini
pour qu'il soit
droit
bien droit
comme tu le faisais,
à cet instant

je pense à toi.

**Je pense à toi
parfois
et puisque tu n'existes plus
je peux bien te le dire,**

et puisque rien ne prouve
que tu as existé

je peux bien te le dire
c'est très grandes tristesses
quand je repense à toi
qui viennent tout à coup.

**Je me laisse glisser
Alors que je conduis
je me laisse glisser
vieux goût passé de rage
comme un café
qu'on refait dans
le même filtre,**

alors que je conduis
sur l'autoroute encore
à midi, comme avant, encore
à midi, et alors
que ma bave

cèle en elle profond
profond profond le goût des jours,
ben ouais, le goût des jours,

alors que je conduis et que nous
sommes
tous les deux
quelque part sur l'A16
alors que je suis sur l'ascèse
au volant (jeu de mots)
(mauvais) mais que c'est toi
qui me conduis,
tu me dévoiles
tes techniques.

Ta technique pour revenir
ta technique pour te glisser
là dans moi, là dans ta cachette
ta technique pour résister.

Ta technique pour résister
c'est habiter dans moi.
Tu viens dans moi
sans prévenir
sans un carton
tu viens
dans ces moments
où là vraiment tu n'en peux plus
tu te laisses glisser
tu viens jusque dans moi
sans prévenir,

**ta technique pour résister
c'est ne pas résister.**

Ta technique pour résister
c'est laisser ton corps dériver
dans les trucs qui l'emportent

et même accélérer les trucs
et même faire aller ton corps
très vite
au milieu des courants
de tous les trucs qui sont
à l'emporter.

Je sais,
je sais je te connais,
je sais bien que c'est ta technique
pour résister.

Ta technique pour résister
c'est rester allongé

regarder le plafond
regarder le plafond

et rester allongé.

Ça peut être très long.
Pas bouger, pas bouger
respirer, respirer.
Regarder le plafond.

C'est te laisser totalement
envahir par la rage
la rage qui n'a plus de nom
la rage et le dégoût qui
n'ont plus de nom ;
qui sont envahissants et
qui n'ont plus de nom,
les laisser t'envahir c'est

ça ta technique
pour résister.

Faut laisser au début
la colère monter,
faut qu'elle monte

quand elle monte tu l'attends
quand elle monte tu te mets
en position d'attente et puis
quand elle est là

**faut que la rage
ait plus de nom
faut que la rage tourne
un peu comme le lait.
Tranquille-quille
doucelement-ment,**

faut que la rage
soit colère
et la colère qu'elle
se ramollisse, qu'elle se coule
en répulsion liquide à l'intérieur
de l'estomac.

Tu te laisses glisser
tout au fond de tout ça
tout au fond très
tranquille,

tu dis bonjour et puis
très tranquille bonjour
ça ne veut plus rien dire
et tout bouge, et pareils
ça veut dire ça va
par exemple ou alors
ça ne veut plus rien dire, et

**des conversations pleines
passent par
toi et moi
en parlant d'autre chose.**

Tu viens et tu me dis
tu me dis tu es mon
palais
tu me dis
tu es mon palais
du dégoût
et de la rage
qui n'ont pas de nom.

Tu viens dans moi soulever tout
la cire des poussières danse
autour
et les empreintes de pas traces
elles dansent aussi.

Je vis dans le grenier,
ça n'a pas d'importance.

Tu mets ton front
contre le mien tu presses,
tu mets ton front
en position
de fontanelle ouverte, tu appuies
fort, et mes pensées ventousent
se soulèvent,

et tu tires
et tu dis
ça n'est pas tes pensées
ça n'est pas dans ta tête
ça n'est pas tes pensées
ça n'est pas dans ta tête.

Tu refais tout comme un palais
tu refais tout comme un palais

mais
qui n'a plus de nom
je fabrique un livret
je l'appelle mon nom
je l'imprime et
le distribue
gratis à qui le veut,
c'est mes derniers
soubresauts ça, mon nom
après ça je ne veux même plus
l'écrire
l'écrire me dégoûte
un peu,

j'essaie de rester là
quelque temps sans rien dire
rien dire un moment
un peu, c'est parce que
mon nom me vide,
j'attends

**Il faut le dire
aussi
je m'emmerde pas mal**

tu reviens et tu ranges
un peu
quand même, au moins vider
la corbeille à papier
pleine de cendre et de mouchoirs,

**tu fais claquer
comme un volet
l'ambition sur mes nuits,**

c'est laisser le dégoût
et la rage
sans noms
envahir tout

délaver tout
jusqu'à ce que par-dessus bord
tout
passe
ta technique.

Ta nouvelle passion c'est les hydrocarbures.

Tu parles d'autoroutes.

Tu parles de voitures.

Tu parles : c'est ta voix.

Tu ne dis rien,

tu ne dis rien,

c'est le silence.

Tu te mets la main sur les hanches. Tu te passes la main dans les cheveux mais tes cheveux sont plats collés contre ton crâne, un peu gras, tu ne dis rien, tu te passes la main sur le visage : c'est ton visage, ton visage et tu ne dis toujours rien, c'est ton visage creux et bossus, c'est tes

doigts creux et bosses, creux et bosses de toi qui ne dis rien toujours, c'est toi tes ongles sur tes pores, c'est toi tes mains tes yeux, toi tes paupières creuses.

Tu mets tes mains tu sais pas où.

Elles existent à peine maintenant tes mains et elle existe à peine maintenant ta bouche et puis ta tête et tout plus rien, même le dire ça fait rien, tu dis plus rien, tu fais plus rien, à part répéter mains et yeux mains et yeux dans ta tête, à part ne plus rien dire, à part écouter puis c'est tout,

Et lui pendant ce temps te parle.
Tu bouges plus, tu bouges plus et

tu écoutes, tu es des oreilles suspendues dans le temps, suspendues dans l'espace, tu es un truc de géomètre qu'on met dans le plan, mais là le plan c'est tes oreilles.

Il te dit que la vie c'est buriner la vie. Il parle de burins, beaucoup, beaucoup. Il est là comme ça, il fait tourner le burin dans sa bouche avec le mot burin ça cogne tes oreilles, y'a plus que son burin, son burin magnifique, son beau burin qui lui vient de son père en droite ligne de burins, et un peu de sa mère aussi, en fait un peu de toute la famille, parce que lui c'est comme ça, c'est famille burins,

C'est famille grands coups de
burins dans la vie le burin sur la
tête le burin sur le front et foncer
comme ça tête baissée dans le
réel qui est de roche,

et quand il te dit ça
il se penche il s'approche
vous êtes debout donc
enfin a priori puisqu'il s'avance
vous êtes debout
toi l'oreille géante
et lui l'homme burin.

Vous êtes debout donc.
À la limite,
peut-être qu'il y a un sol du coup,

mais ça fait cinq minutes
que le sol

a cessé d'exister, que le sol n'est
plus rien vraiment plus rien
peut-être juste des contours,

peut-être juste quelques lignes
qui dessinent
une perspective maladroite,
mais c'est tout,
c'est vraiment tout,

**le reste en vrai
n'existe pas.**

**Je me gorge d'un rien
pendant que l'escalier
reste bien dans sa cage
à siroter
le temps qui passe**

et l'odeur lourde qu'a
ce gros teuch là, le mélange
7.2 et vodka flash
celle qu'on vend emballée
dans du carton
et du plastique.

Je me gorge pendant
que tu ouvres une autre
comme un jouet pour enfant
dans du carton
et du plastique.

Nos rêves s'en iront
comme des dinosaures de
Jurassic Park
dans vidéos avec doublage
au mélodica drôles,

**je pense à ça
je pense à ça
nos rêves s'en iront.**

Peut-être que plus tard
mais bien plus tard aussi,
quelqu'un voudra les refaire nos
rêves
et quelqu'un refera, mais d'une
manière
fantaisiste
à la hâte

et selon son idée
comme un dilophosaure
à cracher du pétrole.

Je pense à ça, petites
boules noires de pétrole
et c'est fini,
mort pour que la nuit daigne
après
juste un peu me foutre la paix,
c'est fini, fini donc maintenant
tu me travailles.

Tu fais ce que
sais faire, petit venin noir
sur blanc d'écran
tu creuses,
tu fais ce que sais faire

tu te recouches,
te relèves
tu te demandes
encore
tu te poses
une question
dont tu n'as pas la réponse
mais c'est la dernière

tu la reposes,
et comme je
te réponds pas
alors

**tu te remplis
très lentement
du bruit du noir
et des moustiques.**

tu te remplis
en creux de la nature vide
tu te remplis du nom de ce qui
n'est pas là
ce qui devrait y être,
ce qui n'est pas là.

Tu te dis qu'il faut bien
bruit de la clope et de la cendre
tu te dis qu'il faut bien
tête levée crachat très long
comme un petit dragon
fumée
soir
nuit
tu dis

les étoiles s'emmerdent.

**Et laisser
le dégoût et la rage
envahir tout
délaver tout,**

Et te rouler dans moi jusqu'à
ce que j'en sois
à ne plus pouvoir respirer,

surtout que tout se vide
avec mes bronches, et
que je bouge pas, et

quand j'en suis arrivé
à penser me jeter
contre la balustrade de béton à
gauche

ou contre la glissière de métal à droite
t'arrêter et me dire

me dire
on a bien fait
on a bien fait
on est bien bons,
on est bien bons.

Et me dire c'est bon
me dire que c'est bon
me dire que l'on peut
rentrer.

**On rentre et on s'appuie
l'un dans l'autre
jusqu'à ce que ça fasse mal**

on se repousse l'un dans l'autre
on ne sait plus bien la limite
entre toi moi
nous deux
moi toi
nous deux
ça nous redresse et moi aussi
à la fin moi aussi
j'en arrive
à te cueillir la bouche
ouverte,
moi aussi
à gober l'air
comme un poisson
nous deux
suffoque, moi aussi
c'est moi, c'est moi qui fais

Ma technique pour respirer plus pouvoir respirer

plus pouvoir respirer
et plus pouvoir conduire,

ma technique pour respirer
c'est plus pouvoir conduire
mais conduire quand même
et partir et partir
et partir et quand même,

ma technique pour respirer
c'est de vouloir m'enfuir.

Fermer les yeux flashes étoilés
fermer les yeux très fort
serrer les poings très fort

serrer les dents blanchies jusqu'à
craquer
pour respirer
c'est ma technique.

Penser à faire aussi
exploser le compteur
comme on le dit à le
faire péter
grand bruit grand
tremblement d'aiguille

rouler
ensuite
encore comme on dit
rouler
à tombeau ouvert,

débouler dans la vie
vide et gens gueule ouverte
comme
on dit à
tombeau ouvert

sans me cogner rien
débouler
juste arriver avec
l'aplomb d'une avalanche
la bouche grande
ouverte
et creuse
la bouche
manche à air, et
le bruit du vent
c'est ma technique.

Ça n'est qu'à moi
ça n'appartient qu'à moi
j'en ai besoin
calotte creuse crâne
caboche cabossée crâne
cassé peut-être,
c'est qu'à moi.
C'est rien qu'à moi.

**J'ai tellement
besoin de toi.**

**J'ai tellement
besoin de toi.**

J'ai tellement besoin de toi,
je crois que je vais rester là.

Je reste là
je serai près
je serai près de toi
pour toujours sans rien dire

je dirai juste
s'il te plaît
je dirai juste
s'il te plaît
s'il te plaît et
je t'aime.

J'ai tellement
besoin de toi
je bouge pas
je reste là
jusqu'à ce que
ça t'aille.

Je ferai
sans rien dire
je ferai s'il te plaît
j'aurai juste à me taire
et ça sera
gagné
j'aurai juste à me taire à respirer
pas fort
avec toi s'il te plaît là
juste là comme ça juste à côté
jusqu'à ce que
ça gonfle ou ça regonfle
je sais pas,

promis je ne ronflerai pas,
ou bien peut-être juste
les soirs de pleine lune
je sais pas trop
je te promets

mais je vais pas bouger
je serai si discret
que tu me verras pas
tu pourras m'oublier
je vais juste rester
à côté sans rien dire,
rester là sans rien dire

regarder le plafond

regarder le plafond.

Je dis rien.
Je me tais.

Je me tais.
Je respire.

Je respire
et je me tais

Voilà
voilà.

Voilà.

Voilà
voilà.

Voilà.
Voilàààà.

Voilà Voilà Voilà Voilà
voilà. voilà. voilà. voilà.
VoilàVoilàVoilàVoilàVoilà
voilà: voilà: voilà: voilà:

Chut ok chut.

**On se tait tous les deux
faudrait pas voir
à trop parler
faudrait pas voir à mordre trop
la main qui nous nourrit
faudrait dire merci,
merci merci.**

On se tait tous les deux,
on respire mais bon quand même
on a le droit
que la respiration qu'on a
soit moite, muette et malade.

On a ce droit qu'elle soit comme
un bâillon sale, humide
sur le feulement que ferait
la gorge d'un phtisique.

On se tait on respire
pas bien, et silencieusement
et comme on prend ce droit-là
tout de même
respirer pas bien, on reste
silencieux.

Chacun fait comme il peut
pour devenir
un chaton dans la vie, mais
vraiment, un chaton.
Un vrai chaton, quoi mais chacun
fait comme il veut,
chacun a ses techniques, nous
juste c'est
respirer mal,
et puis des rôles parlent,
des rôles parlent pour nous.

On laisse s'exprimer nos râles à
nos places.

On les laisse venir.

On les laisse approcher.

Et soudain quand c'est fait

**on va peupler un salon décoré
par des odeurs de corps aiguës
et par le poids de piles VHS
en colonnes partout.**

Peut-être c'est mieux de mieux
vivre

nous on trouve ça préférable
habiter dans la crasse et les
ongles et puis

faire d'ensembles sales
et mal dépolis

le dernier réduit pour nos têtes.

En faire le dernier substrat
de nos têtes levées
et de nos corps en cœur lovés
c'est notre droit.

**Respirer mal
c'est bien
des fois.**

**On finira
morts, cuits, et
quand on sera
morts, cuits sous des
pygmalions
de décadence,**

quand on aura le crâne irradié
jusqu'au fond
par cette idée qu'on n'en a pas
ou bien que c'est les autres
que c'est les autres le problème
que c'est les autres ceux
qui n'en ont plus
qui n'en ont pas
alors on sera morts
on sera le problème,
alors on sera cuits

finis
rôtis.

Le soir où je serai devenu
bien certain

**d'être le seul et le dernier
complice de l'amour
et de l'intelligence**

à rester dans ce monde
ce vieux monde
ce vieux monde qui meurt
depuis tout le temps au moins mais
qui fait ça quand même
de plus en plus
précisément,

et ce soir où une mort prochaine
aura le goût du caoutchouc
chinois, des jouets en plastique

et du pétrole

je t'aurai sur ma gauche
ou ma droite je crois.

Tu te relèveras bête, et la nuit
par-delà le Velux
à ton réveil se tournera, se tourne
c'est ainsi, elle fait ça la nuit,
ce soir peut-être qu'elle remuera
encore un peu mais juste un peu,
ça s'en ira
très vite.

Quand ça sera parti
plus rien ne bouge après.
Tu attendras.
Tu seras bien persuadé

qu'il n'y a plus
rien que toi, plus rien que toi alors,
et lourd
et dans le noir, et seul, plus rien
que toi que ta
respiration bruyante, cheum, et
soudain celle-ci
d'ailleurs elle t'apparaîtra
comme mal à propos.

Tu feras bien passer
des infusions rouges sans nom
derrière ton plexus en
constriction,

tu feras bien passer
quelques vidéos de fitness
devant tes yeux bras jambes
fatiguer le corps,

ou bien tu tenteras
d'écouter timbres qui
chuchotent sur
vidéos maquillées de très près
très très près,

ou tu regarderas
des gens qui font très lentement
des actions simples et complexes
dont on voit les mains
avec poings ronds
comme des fesses
sur fond blanc sur
divers petits bruits
de claques craques frottements ;

**tu auras grand besoin
très grand besoin
profondément**

**de voitures berlines
de voitures berlines qui
rouleront par exemple
sur des tubes de dentifrice**

ou bien tu tenteras
très longuement
trop longuement
de recréer le vide, mais
plus rien n'y fera
plus rien n'y fera mais alors

mais alors sous mon blanc
gras ventre de baleine
tu glisseras
regarde-toi

Regarde-toi flotter dans cette idée
que les mots disparaissent
que les mots sont un peu
comme des singes roux
dans des réserves d'animaux
regarde-toi juste te prendre pour
le dernier des jetons
d'entrée
pour le dernier des safaris
dans le parc safari,
pour le dernier des safaris
où l'on peut
capturer
un mâle de
Rhinoféros
regarde-toi
regarde-toi

tu me diras tout ça et puis
tu tiendras le silence
tu tiendras le silence et ce sera
fini
tu tiendras le silence et tout ça
n'aura fait
que commencer en vrai.

Peut-être que demain les journées seront des olives

peut-être que demain les ballons bleus auront des yeux qui parlent ; les ballons roses pendant ce temps-là seront tenus par une armée de militaires, les ballons roses auront fonction de grandes mitraillettes à tirer de la sagacité, et les pays s'affronteront dans des concours des Lao Tseu des chiottes de tout un chacun. Peut-être que demain les ballons en plastique de marque Corner envahiront le monde en sortant cauteusement de leurs filets. Ils en auront plein le cul les ballons, ils ne se contenteront plus jamais

des vitrines d'épiceries, de la baguette molle en bas pour tout à l'heure, des pâtes en barquettes et de la langue creuse. Peut-être que chatouilles sera le nouveau nom d'un million découpé en espèces sonnantes, d'un million en espèces de cette monnaie qui s'appelle fuyons - les - adjectifs. Peut-être que le jour refera pas le jour. Peut-être que demain le jour n'existe pas. Peut-être que demain les journées ne seront qu'une invention de circonstance pour dissimuler que l'on n'existe pas, que la peau change et le corps change et la vie change et la mémoire est pas très stable. Peut-être que demain il faudra que chacun se promène partout avec

genre une plaque autour du cou
comme on fait quand on va dans
un aéroport chercher quelqu'un
pour le boulot. Peut-être que
demain le temps est juste une
invention basée sur le soleil et la
peur de mourir. Il faudra rallumer
tous les voyants comme sur un
tableau de bord imaginaire,
pétrole kérosène et faire comme
si on y croyait encore au temps, la
théorie des cycles qui reviennent
sera retombée comme une peau
d'ognon sous l'orthographe, on n'y
croira plus guère, et

**nous serons des bulbes
nous serons des bulbes
nous serons des bulbes**

attendris, et nous irons nous promenant très tendrement. C'est rencontre entre bulbes aujourd'hui demain, il faut, c'est comme ça, les bulbes se rassemblent aujourd'hui demain, ils s'étalent en nombre et conjectures aujourd'hui demain, chacun des bulbes y va fort de son exposition chacun des bulbes riches d'expérience à soi l'exprime avec ses peaux d'ognon, mais bon finalement tous les bulbes ne sont pas là, finalement ça n'aura pas encore cette fois valeur d'un vrai rassemblement de bulbes, tant pis, pour la prochaine, et puis c'est sans compter les bulbes qui se taisent, et puis c'est sans compter les bulbes qui n'ont pas la chance de parler. Non non, ça n'est rien d'autre encore

dans l'instant demain qu'une assemblée des bulbes, l'assemblée sert quand même à bien représenter les bulbes, les bulbes avancent. On sent bien qu'on avance, il y a des bulbes contents. Il faut savoir qu'une assemblée s'appuie sur l'exclusion quand même et que le corps est un échantillon des villes, échantillons du monde, échantillon de soi qui se gratte la tête au-dessus de tout ça. On se noie sous les couches de bulbes aujourd'hui demain, tout devient grattement tout devient palimpseste et dans sa peau d'ognon chaque fois qu'on se gratte on se dit que c'est bon, que c'est bon que ça y est, on se dit que l'on a retrouvé l'axe du bien du mal de toute éternité, on montre à tout le monde bouts de

peau de bulbes, on se dit que l'on
boute hors de la stratosphère
entièrement le mal et que ça va aller,
qu'il n'aura jamais plus le mal aucun
droit de cité dans nos journées
d'olives. On devient des olives.

**Dans le monde d'après
le monde,
le silence devient
la punition qu'on fait
au bruit.**

Le silence devient un truc lourd
et coupable
et toute la détente
et toute la
relaxation
virent choses suspectes.

Grand œil
pas net et trop ouvert
sur tout autour de lui
au monde comme
un tas de cartes en papier
glacé lettrines très offertes

un peu partout sur le papier,
lettrines à chercher,
réclames de lettrines à vouloir
dire bonjour
bonjour
bonjour c'est pour vous inviter
à un anniversaire
dans un resto macdo tout près
de la porte d'entrée du centre
commercial avec
sièges bébés pratiques zone jeux
piscines à boules et avec
odeur de la pisse d'autres enfants
dans les boules avec
mayonnaise gratuite
en complément
des frites sur demande et
vitres coulissantes pour
vous surveiller
tout le temps

de votre visite ;
c'est ça
tout ça
tout ça c'est lui c'est le
silence

et il devient
suspect.

Mais fort heureusement des héros
de l'hygiène circulent, avec des
casserolles des couvercles, ou à
défaut leurs propres hurlements
ou leur propre salive, ou bien s'ils
n'ont vraiment rien, plus rien, leurs
ongles aux beaux cuticules à
s'entrechoquer.

Mettre un doigt sale dans son œil c'est toujours mieux que rien.

Mettre un doigt sale
dans son œil
et le frotter son œil
de son doigt sale, l'ongle
très longuement tournant
dans l'œil
jusqu'à ce qu'il soit rouge,

ça ne coûte rien à personne
ça ne fait de mal à personne
ça n'ôtera pas dans le monde
le pain blanc de la bouche
des fils de
pacifistes.

C'est comme ça
le pain blanc le pain bon
le pain chloré des céréales
bougera pas
et les ballons
sur les nez tourneront
c'est comme ça.

Ce matin je reste couché
je ne travaille pas
ça non plus ça ne coûte
rien à personne
je bouge pas
beaucoup
fatigué,
je me tourne,
fatigué

**je me fouille
très longuement
le cul du bout
d'un doigt
qui gratte au lit**
et puis je m'endors à nouveau.

Je me réveille et je descends
je mange,
je mange du pain mou avec
le bout de mon index encore
un peu frotté de merde
du matin

je prends
entre mon index et mon pouce et
je romps
le pain,

le pain mou,

je le mange
je le mange
je mange la baguette
industrielle,
je la mange,

le pain se contorsionne
sous mes dents pour ne pas se
laisser mâcher,
la mie du pain recrache
sur ma langue
ce que j'avais tartiné
au-dessus d'elle et se déchire
en grands lambeaux
plutôt que se couper,
c'est tout le charme des
boulangeries industrielles qui
défile

dans ma bouche et ma gorge
et mon ventre, merci,

**merci la
boulangerie
industrielle**
pour ces sensations-là,

merci
d'avoir fait plein
de petits points sous le pain
pour que l'on te reconnaisse
en un clin d'œil,

merci
pour le petit grillage
dessiné en braille
et qui doit dire

toujours la même chose
toujours la même chose
toujours la même chose

pour tout ça

merci

je me dis et je mâche
avec le goût qui se prolonge en bruit
dans mes oreilles.

**Après tout ça
j'ai bien quelques pensées
d'hygiène notamment,
mais je me dis
que c'est pas grave
et je retourne me coucher
je dors alors et la
journée s'achève.**

io Voilà Voilà Voilà Voilà. Voilà. Voilà

yo Voilà Voilà Voilà Voilà Voilà. Voilà. Voilà

yo Voilà Voilà Voilà Voilà Voilà. Voilà. Voilà

yo Voilà Voilà Voilà Voilà Voilà. Voilà. Voilà

yo Voilà Voilà Voilà Voilà Voilà. Voilà. Voilà

yo Voilà Voilà Voilà Voilà Voilà. Voilà. Voilà

yo Voilà Voilà Voilà Voilà Voilà. Voilà. Voilà

yo Voilà Voilà Voilà Voilà Voilà. Voilà. Voilà

yo Voilà Voilà Voilà Voilà Voilà. Voilà. Voilà

yo Voilà Voilà Voilà Voilà Voilà. Voilà. Voilà

yo Voilà Voilà Voilà Voilà Voilà. Voilà. Voilà

yo Voilà Voilà Voilà Voilà Voilà. Voilà. Voilà

yo Voilà Voilà Voilà Voilà Voilà. Voilà. Voilà

yo Voilà Voilà Voilà Voilà Voilà. Voilà. Voilà

yo Voilà Voilà Voilà Voilà Voilà. Voilà. Voilà

**Mes mains c'est des avions
mes yeux c'est des avions
et ma respiration c'est
des kilotonnes de carbone**

et je m'endors dans du plastique
et je me vautre dans le bruit
que continue toujours à faire le
plastique
à mes oreilles
dans mes oreilles
à mes tympans
dans mes tympans
et je me mords la langue
et je transpire des odeurs de Chine
du style caoutchouc rance et pétrole.

Tant que je peux
me rassurer

en achetant Leibniz
en le faisant dormir à côté moi
dans un lit
de plastique à lui,

tant que je peux me rassurer
en voyant dans la glace
mes nouveaux cheveux blancs
en me disant que
pour l'instant ça va ce
n'est pas la majorité
tant que je peux me rassurer
en montant temps en temps
sur mon biclar vieillot,

le petit cadre alu
qui pèse du côté du père
dans le mou-moi mou-game
dans ma mou-pensée
d'internaute

mon mou-psychanalyse et mon
mou-politique,

tant que je peux tenir débat vin
rouge et caetera oui oui
tant que je peux enrichir feux de
rais lampes bordeaux
bordel
de citations latines
ou de choses du genre,

tant que je peux parler bleu roi
comme un jeune étudiant
tant que je peux me rassurer
en alternant Skyrock
pour connaître quand même sons
de rap de merde
qu'écoutent les grappes de jeunes
qui m'auraient pas intéressés
quand j'étais pas encore

le genre qu'on vouvoie
le genre qu'on dépasse
à Carrefour
dans les files d'attente,

tant que je peux me rassurer en alternant Skyrock et France Culture

pour trouver ça
toujours
pour trouver toujours ça
plus véritablement
intéressant,

tant que je peux aligner les
croissants
de temps en temps
pour que ça soit toujours

pour que toute la vie soit toujours
comme un dimanche,

tant que je peux planquer mon
gras du bide
sous un tee-shirt et tant
que je peux planquer moi
derrière des grands rires,

tant que je peux continuer
à broyer des bébés lapins
sur l'autoroute
et ce faisant ne rien
sentir,

et demeurer de marbre
et me mater dans le rétro
en me disant que c'est moi ça,
me disant que
c'est comme ça,

**tant que je peux écouter voix
d'enfants camescopées par des
gens de ce monde pour parler
de planète**

tant que je peux évoluer tranquille
au milieu des
gens de ce monde
et parler au micro

dire merci chacun
pour sa présence,
avec sur les mains
dans la bouche,
pendant ce temps-là

**le goût sec
aigre et grisant**

de mes couilles crasseuses,

tant que je sais dedans ce qu'est
normaux
tant que je fais comme eux
du fond du libre arbitre
tant que je mens gentiment tous
les jours
à la photocopieuse,

tant que je peux regarder trois
oiseaux
tous les six-cents du mois
et apprendre un nom d'arbre
que je connaissais pas
tant que je peux lancer
en phrases au lasso
des projets littéraires

et me montrer devant des élans d'empathie
et me montrer devant des élans de pitié
et me montrer devant des regards attachés
par ce qu'ils portent d'affection et de pitié

pour moi
moi
moi
moi
moi,

tant qu'on veut bien venir
se farcir mes lectures
tant qu'on veut bien se faire chier
sévère
compatissant qu'on est
pour moi
pour la saison
ou pour la bière,
tant que j'essuie tranquille,

tant que j'essuie tranquille les
verres la table
alors que les gens parlent,
tant que je suis de près

les commentaires sur

la météo

tant que je suis connecté H24 à
Météo France
tant que je mate les annonces
tant qu'un embouteillage
m'abandonne pas
en prise avec cette impression
d'être au milieu
d'une file du Moyen Âge un peu
genre au fond de la douve
et claqué dans la boue
pour entrer dans la ville,

tant que je comprends rien
tant que tout semble un culte

tant que le désespoir se chope des animaux de compagnie

dans la vie dans la ville dans le
fitness
dans les légumes dans la philo
dans Dieu
dans Mircea Eliade dans des
pailles de chaises
à fourrer dans la confiture dans
les casseroles cuivre accrochées
très
en évidence, et puis classées
par taille,

tant que je peux laver le cul
de ma conscience avec
vidéos d'abattoir
tant qu'il y a des prêtres pour
ce qui existe
que les aliments prêchent la
morale
que les épiciers prêchent la
morale
que les professeurs prêchent la
morale
que les voyageurs prêchent la
morale
que les dépenseurs prêchent la
morale
que les alcoolos prêchent la
morale
grands baiseurs prêchent la
morale
et grands sportifs,

dissidents du milieu fanzine, et
détenteurs
d'un permis bateau,
habitués
des salles d'escalade
experts en feu de camp
experts en middle lane
et puis en jungle lane
mais pas trop trop les top laners
faudrait pas déconner,
tant que la conversa - ti - on
dite avec diérèse
tant que la conversation
miraculeuse
charrie toujours
quantités d'expertises
tant que je suis prophète en moi
tant que je suis dans mon pays
tant que je suis prophète en moi
dans mon pays

tant que je suis petit prophète
tant que je tords
le cou de Nietzsche,

tant que mes mains c'est des
avions

ET CÆTERA

mes yeux c'est des avions

ET CÆTERA

et ma respiration

ET CÆTERA

aussi,

je me dis que ça va
qu'en vrai ça va
pas trop mal dans l'ensemble.

Que je m'en tire
mieux sans doute
que pas mal d'entre vous,

que j'ai plutôt quand même
de quoi me satisfaire,

et que danser
trois et quatre tangos
en même temps
avec l'ennui et l'innocence

au fond,
c'est pas donné à tout le monde.

Les étoiles s'emmerdent plus fort encore ce soir

coincées dans leur gangue de nuit
les étoiles qui sont mineures face
au noir du ciel
et puis trop de lumière qui tue les
petites
trop de lumière entre elles là aussi
ça les emmerde les étoiles.

Les étoiles s'emmerdent pendant
huit minutes au moins
à traverser l'espace
pour terminer broyées,

broyées dans le grésil
d'une petite ampoule borgne sur
une terrasse borgne
tu les verras jamais

la lumière qu'elles ont fait
sera perdue
pour toi toujours
pour toi le petit phare du haut de
ta tête

la lumière sera mangée
par la lumière et n'entrera
pas dans ta tête à regarder
orientée sud et surmontant
des pins sombres
et borgnes
et borgne aussi
ta tête,
n'entrera jamais
dans celles des étoiles

Voilà.
Debout
terrasse borgne
ampoule borgne
et cœur
orienté cécité

(mais pourtant pour l'instant
dans la nuit les pins chantent).

*À Estelle
Phare dans la nuit
Nuit dans le phare
Et Grenouille
Sur nénuphar*

©éditions. **N**ifait
àfaire
www.editions-nifaitniafaire.fr

Achévé d'imprimer en
octobre 2022 par Roudenn
Grafik Dinan (France)
Police d'écriture :
Epitaph Bold et Roboto Slab
Compositions Typographiques :
Jeff Nimp
isbn **978-2-9569872-9-1**

